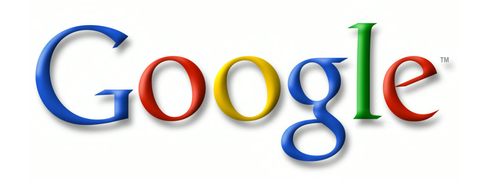
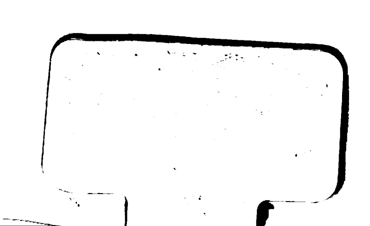



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE

IV

LE PORTRAIT DU PEINTRE

TIRAGE

300	exemplaires	sur papier vergé (Nos 41 à 340).
20	—	sur papier de Chine (Nos 1 à 20).
20	—	sur papier Whatman (Nos 21 à 40).

340 exemplaires, numérotés.

No 186.

LE

PORTRAIT DU PEINTRE

OU LA CONTRE-CRITIQUE

DE *L'ÉCOLE DES FEMMES*

(1663)

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR BOURSAULT

AVEC UNE NOTICE

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX



NOTICE

SUR

LE PORTRAIT DU PEINTRE

MONSIEUR *Victor Fournel, dans son grand travail d'histoire théâtrale intitulé* LES CONTEMPORAINS DE MOLIÈRE (*Voy. t. Ier, p.* 93 *et suiv.*), *et M. Eugène Despois, dans son excellente édition des* ŒUVRES DE MOLIÈRE (*Voy. t. III, p.* 129 *et suiv.*), *ont dit et bien dit tout ce qu'il y avait à dire sur cette comédie de Boursault. Nous pourrions nous contenter de renvoyer le lecteur aux savantes notices que les deux écrivains distingués que nous venons de citer ont consacrées au* PORTRAIT DU PEINTRE *et à son auteur; mais, en évitant de répéter ici ce*

qu'elles contiennent, nous insisterons seulement sur quelques particularités historiques et bibliographiques qui ne s'y trouvent pas.

La tradition du théâtre a toujours attribué à Molière l'intention de mettre en scène Boursault, sous le nom de Lysidas, dans LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES. « *Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Lysidas, dit Voltaire dans le* Sommaire *de cette comédie. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite comédie dans le goût de* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *intitulée* LE PORTRAIT DU PEINTRE, OU LA CONTRE-CRITIQUE. » *M. Victor Fournel a répété textuellement la même chose. M. Eugène Despois ajoute que Boursault, dans* LE PORTRAIT DU PEINTRE, « *pour bien montrer que le Lysidas de Molière, c'est lui, s'y dépeint sous le nom du poète Lysidor, auquel il donne le beau rôle, qu'il déclare* un homme sans fard, un homme d'esprit, *lui réservant de plus les meilleures objections contre la pièce de Molière* ». *Cependant M. Eugène Despois conserve des doutes sérieux au sujet du personnage que Molière a voulu mettre en scène sous le nom de Lysidas :* « *Boursault fut-il de bonne*

foi quand il prétendit se reconnaître dans le Lysidas de LA CRITIQUE? *La colère qui le mit en avant réussit-elle à lui persuader que Molière avait pensé à lui? C'est douteux. Ce M. Lysidas, qui « s'offre de montrer partout « (dans* L'ÉCOLE DES FEMMES) *cent défauts visibles », ressemble fort à de Visé, qui avait écrit (dans* LES NOUVELLES NOUVELLES) : *« Je « suis prêt de soutenir qu'il n'y a point de « scène où l'on ne puisse faire voir une infinité « de fautes. »*

M. Eugène Despois a prouvé, en effet, d'une manière victorieuse, que le recueil anonyme des NOUVELLES NOUVELLES *(Paris, Bienfaict,* 1663, 3 *vol. in-*12), *dans lequel est insérée une notice si curieuse sur Molière et son théâtre, était bien réellement de Jean Donneau ou Dauneau de Visé, à qui on l'a toujours attribué. M. Victor Fournet avait essayé, avec des objections très habiles et très spécieuses, de restituer au comédien de Villiers la paternité des* NOUVELLES NOUVELLES, *aussi bien que celle des* DIVERSITÉS GALANTES *(Paris, Barbin,* 1664, *in-*12), *où parurent pour la première fois la fameuse* LETTRE SUR LES AFFAIRES DU THÉATRE *et la comédie de* LA VEN-

GEANCE DES MARQUIS. *Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur une question assez obscure, tant controversée déjà, et qui n'est pas encore absolument résolue. M. Victor Fournel s'est efforcé de démontrer qu'il fallait donner à Villiers non seulement les deux comédies de* ZELINDE *et de* LA VENGEANCE DES MARQUIS, *mais encore* LES NOUVELLES NOUVELLES *et la* LETTRE SUR LES AFFAIRES DU THÉATRE. *Nous pensons, en dernière analyse, que Donneau de Visé est le véritable auteur de ces deux derniers ouvrages, et qu'il a eu la plus grande part aux deux comédies, que nous avions attribuées obstinément à de Villiers dans le Catalogue Soleinne (Voy. n°* 1379, *et le n°* 250 *du Supplément au t. Ier, n°* 1412, *et une note à la p.* 70 *de la dernière partie du Catalogue). C'est dans* LES NOUVELLES NOUVELLES *que de Visé aurait esquissé le personnage de Lysidas, que Molière a introduit dans* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES. *Il le dit ou le fait dire en propres termes dans* ZELINDE : « *J'oubliois à vous dire que tout le commencement du rôle de Lysidas est tiré des* NOUVELLES NOUVELLES »; *et de Visé en était fier, parce qu'il avait lui-même tracé son portrait,*

et non celui de son collaborateur Villiers.

On est convaincu, en lisant avec soin L'Impromptu de Versailles, *que Lysidas et Boursault sont deux personnages différents. Mlle de Brie, qui fait un rôle de prude, dit à Climène et à Élise, représentées par Mlles Molière et Du Parc : « Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands Comédiens vont jouer. » Molière reprend : « Il est vrai, on me l'a voulu lire. C'est un nommé Br..., Brou..., Brossaut, qui l'a faite. » Du Croisy continue : « Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault ; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. » Ce passage prouve que Boursault n'est pas Lysidas, et que la comédie du* Portrait du Peintre *passait pour une œuvre collective des ennemis de Molière. Néanmoins, c'est contre Boursault seul que s'acharne Molière, lorsque Mlle de Brie lui conseille de* jouer ce petit monsieur l'Auteur : « *Le beau sujet à divertir la Cour que monsieur Boursault ! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant,*

et si, quand on le berneroit sur le théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire. »

Edme Boursault n'en était pourtant pas à son coup d'essai, et Molière le devait connaître plus qu'un autre, car ce jeune homme avait fait jouer à l'hôtel de Bourgogne, en novembre 1661, *un* MÉDECIN VOLANT, *comédie en un acte et en vers, qui ne fut imprimée qu'en* 1665, *mais qui se jouait souvent en concurrence avec la farce que Molière avait composée sous le même titre, d'après une pièce du répertoire des comédiens Italiens. La comédie de Boursault n'était, à vrai dire, qu'une contrefaçon de la farce en prose, qui cessa d'être représentée lorsque* LE MÉDECIN VOLANT, *en vers, fut imprimé et continua d'être joué sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Molière ne pouvai*

donc que garder rancune à son plagiaire, qui, en dédiant LE MÉDECIN VOLANT *au docteur Cantéas, médecin de la princesse de Condé, se permettait de dire avec confiance : « Je vous dédie* LE MÉDECIN VOLANT, *qui assurément n'est pas le moindre de mes ouvrages. » Boursault avait déjà publié, à cette époque,* LE PORTRAIT DU PEINTRE *et deux autres comédies :* LE MORT VIVANT *et* LES CADENATS, OU LE JALOUX ENDORMI, *représentées également à l'Hôtel de Bourgogne. Dès l'âge de quinze ans, il faisait jouer au théâtre du Marais quelques petites pièces qui n'ont pas été imprimées. Il n'avait donc que vingt-cinq ans lorsqu'il fit jouer par les comédiens du Roi* LE PORTRAIT DU PEINTRE, *qui eut au moins un succès de curiosité. Ce n'est pas lui, à coup sûr, que Molière a voulu dépeindre dans* L'IMPROMPTU *en disant à Du Croisy : « Vous faites le Poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce son de voix sentencieux et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe. »*

Boursault était beaucoup trop jeune pour faire un pédant; il n'avait pas acquis encore de réputation, et il cherchait à faire son chemin dans le monde en s'y créant des appuis et des prôneurs sous les auspices de l'évêque de Langres, qui lui portait de l'intérêt et qui lui procura la place de secrétaire de la duchesse d'Angoulême, veuve de Charles de Valois, fils naturel du roi Charles IX. Il manquait d'instruction première, mais il avait de l'esprit naturel; il écrivait agréablement en prose et faisait de jolis vers. Il ne se piquait que d'être un homme aimable et de plaire à chacun. On peut supposer qu'il entra malgré lui, comme champion actif, dans la guerre comique *qui fut la suite de la représentation de* L'ÉCOLE DES FEMMES; *il composa, sans doute sur des notes qu'on lui avait communiquées, sa comédie du* PORTRAIT DU PEINTRE; *mais il eût certainement gardé l'anonyme si Molière ne l'avait pas nommé en lui contestant sa qualité d'auteur. « Si l'on s'étoit contenté, dit Boursault dans la préface de sa pièce, de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Molière et de l'avoir réduit à la honteuse nécessité de recourir aux invectives pour repousser la satire*

spirituelle (ZELINDE ?) qui a mis en plein jour les défauts du plus considérable de ses ouvrages, j'eusse laissé la liberté du doute à tous ceux à qui l'on a voulu persuader que je n'étois pas l'auteur de la moindre chose que je sois capable de produire ; mais il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne peut enrichir personne... Pour moi, je suis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma pièce digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main, c'est demeurer d'accord de son mérite, et toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle IMPROMPTU ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. »

Dans LE PORTRAIT DU PEINTRE, Molière n'est pas même nommé ; on le désigne sous les pseudonymes du Peintre, du Singe, du Matois, du Critique, etc. Ce sont là les plus grosses injures que Boursault adresse à son terrible adversaire, qu'il ménage toujours en l'attaquant. « Je pourrois, dit-il dans la préface de sa pièce, répondre à ces injures par d'autres injures bien plus piquantes[1] » ; mais il se garde bien d'en rien faire. Il se borne à relever finement et malignement les défauts de L'ÉCOLE

DES FEMMES, *sans avoir l'air de la critiquer, et même en donnant des éloges perfides à l'auteur. Aussi le marquis Dorante, émerveillé de ces attaques sournoises et déguisées, applaudit aux malices endiablées de Lysidor en disant :*

De s'en mieux démêler je défierois un diable !

On remarque dans cette comédie, où les personnalités n'ont pas été admises, quelques détails anecdotiques qui méritent d'être recueillis. Ainsi, le REGISTRE DE LA GRANGE *nous apprend que les comédiens du Palais-Royal allaient souvent en* visite *chez des grands seigneurs pour y jouer* L'ÉCOLE DES FEMMES; *mais il paraît que ces représentations particulières n'étaient pas toujours favorablement écoutées, si l'on en croit le Dorante de Boursault :*

Hier, dans une visite, il se trouva des dames
Qu'Alcidon régala de *l'École des Femmes*,
Et qui, d'intelligence avecque mon destin,
Ne voulurent jamais en entendre la fin,
Comme si pour me perdre elles eussent fait pacte.
On fit cesser la pièce après le second acte.

Boursault répète ce que Baudeau de Somaise et l'auteur de ZELINDE *avaient dit avant*

lui, à savoir que les gens de cour étaient heureux de se laisser jouer par Molière ; qu'ils lui fournissaient eux-mêmes les meilleurs éléments de ses portraits, et qu'ils lui savaient gré de s'occuper d'eux pour les satiriser :

De tous nos Turlupins c'est un homme chéri.

Nous ne sommes pas éloignés de croire, comme le dit formellement LE PORTRAIT DU PEINTRE, *que les ennemis de Molière avaient fait imprimer une clef de* L'ÉCOLE DES FEMMES, *et que cette clef n'avait pas peu contribué à faire crier au scandale.*

On ne sait pas au juste la date de la première représentation du PORTRAIT DU PEINTRE. *MM. Victor Fournel et Eugène Despois établissent, par induction, qu'elle dut avoir lieu au commencement du mois d'octobre* 1663, *et que Molière, dont* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES *fut représenté à la cour le vendredi* 14 *octobre, obtint du roi la permission de répondre, dans cette comédie improvisée, à toutes les critiques qui se déchaînaient contre son théâtre et ses ouvrages. Maupoint, dans sa* BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES, *rapporte que* LE

PORTRAIT DU PEINTRE *parut avec le second titre d'*ELOMIRE. *Donneau de Visé, dans sa* LETTRE SUR LES AFFAIRES DU THÉÂTRE, *dit que par* LE PORTRAIT DU PEINTRE « *le redoutable* ELOMIRE *a été battu de ses propres armes* ». *Il explique ensuite ces paroles : « Le premier qui est entré dans la lice l'a obligé de recourir à de honteuses armes. Cet heureux et spirituel téméraire ne croyoit pas d'abord emporter une si grande victoire, et il se persuadoit que le bonheur de son adversaire repousseroit seul les coups qu'il lui a portés... La réputation d'*ELOMIRE *a longtemps empêché que l'on ne l'attaquât, et l'on se fût toujours persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu, si l'auteur du* PORTRAIT DU PEINTRE *n'eût fait voir qu'il n'a triomphé si longtemps que faute d'avoir été attaqué, et que ce fort pouvoit être surpris par tant de foibles endroits qu'il ne falloit que se présenter pour en demeurer vainqueur.* »

La pièce de Boursault eut donc du succès au théâtre, et il obtint la permission de la dédier, en l'imprimant, au duc d'Enghien, qu'on appelait Monseigneur le Duc, et qui était fils du prince de Condé. « Je n'aurois jamais osé, dit l'auteur, prendre la liberté de lever les

yeux jusque sur Votre Altesse Sérénissime pour luy faire un présent digne d'elle, sans la permission qu'elle semble m'en avoir donnée par les généreux applaudissements dont elle a eu la bonté d'honorer mon ouvrage, qui n'est considerable que par l'avantage de ne luy avoir pas déplu. » *On a lieu d'être surpris que le duc d'Enghien se soit déclaré le Mécène du jeune Boursault, lorsque son illustre père, le grand Condé, était le protecteur et l'ami de Molière. Le privilège de cette première édition, qui est fort rare et qui semblerait avoir été supprimée, est du* 30 *octobre* 1663. *Boursault obéit sans doute aux conseils du duc d'Enghien en cessant toute espèce de polémique agressive contre Molière; il ne résista pas toutefois à l'occasion de lui lancer une épigramme, lorsque, six ans plus tard, en* 1669, *il composa une nouvelle comédie,* LA SATIRE DES SATIRES, *contre Boileau Despréaux, qui l'avait attaqué assez brutalement dans une satire. Boursault semblait accuser Molière d'avoir été l'inspirateur du satirique. On apprendra peut-être que Boursault n'avait pas cessé de faire la guerre à l'auteur de* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, *si l'on vient à découvrir un*



exemplaire de la gazette en vers qu'il publiait toutes les semaines, à la façon de Loret, pour amuser la reine, et qui fut supprimée, en 1665, à cause d'une plaisanterie incongrue sur la barbe des capucins.

P. L. JACOB, BIBLIOPHILE.



LE

PORTRAIT DU PEINTRE

OU LA CONTRE-CRITIQUE

DE *L'ESCOLE DES FEMMES*

PAR LE SIEUR BOURSAULT



PARIS

NICOLAS PEPINGUÉ

M DC LXII



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais osé prendre la liberté de lever les yeux jusque sur VOSTRE ALTESSE SERENISSIME, *pour luy faire un présent si peu digne d'elle, sans la permission qu'elle semble m'avoir donnée par les généreux applaudissemens dont elle a eu la bonté d'honorer un ouvrage qui n'est considérable que par l'avantage*

de ne luy avoir pas déplu. Je sçais, Monseigneur, *que la seule gloire de vostre suffrage peut remplir la respectueuse attente d'une personne aussy ambitieuse que moy; mais quiconque a l'honneur de connoistre combien il y a de plaisir à vous estre redevable ne peut s'empescher de rechercher l'occasion de vous estre obligé plus d'une fois. Jamais pièce n'eut si besoin d'appuy que celle que je vous consacre, et je ne vois point de protecteur qui soit si auguste que vous : car enfin,* Monseigneur, *si l'on considère* Vostre Altesse Serenissime *du costé du sang, celuy dont elle est formée ne produit que des héros qui naissent pour immortaliser les siècles qui auront eu le bonheur de les posséder; et, pour ce qui est de la capacité, il semble qu'il n'y ait que ces mesmes héros qui ayent mérité de faire voir à la postérité que la naissance royale n'est pas incompatible avec les sublimes clartez que l'on remarque en eux. A toutes ces illustres véritez,* Monseigneur, *je n'en veux*

joindre qu'une : je suis avec tout le respect imaginable,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

très humble, très obeissant et très
fidèle serviteur,

BOURSAULT.





AU LECTEUR

Je ne me serois jamais avisé, mon cher lecteur, de vouloir t'ennuyer par une espèce de préface, si je n'étois obligé d'en faire le sacrifice à la gloire outragée des plus honnestes gens du royaume. Si l'on s'étoit contenté de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Molière et de l'avoir réduit à la honteuse nécessité de recourir aux invectives pour repousser la satyre spirituelle qui a mis en plein jour les défauts du plus considerable de ses ouvrages, j'eusse laissé la liberté du

doute à tous ceux à qui l'on a voulu persuader que je n'étois pas l'auteur de la moindre chose que je sois capable de produire; mais il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne peut enrichir personne, et je suis contraint de défendre tout le Parnasse contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prester. Les grands hommes n'ont point d'occupations si basses : ils ne travaillent qu'alors qu'il y a de la gloire à acquérir, et c'est dire assez clairement que Molière n'a rien à craindre d'eux. Pour moi, je suis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma pièce digne de ceux qui sont accusez d'y avoir mis la main, c'est demeurer d'accord de son mérite, et toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle Impromptu ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourrois repousser ces injures par d'autres injures plus piquantes, si j'en avois aussy bien la volonté que j'en ay le droit; mais je n'y

suis pas accoûtumé comme luy. Et puis, cette sorte de vengeance est si indigne d'un honneste homme que la sienne n'a pas eu lieu de me surprendre.



PERSONNAGES.

DAMIS, baron, amant d'Amarante.
AMARANTE, maistresse de Damis.
CLITIE, cousine d'Amarante.
LE COMTE, } courtisans
LE CHEVALIER DORANTE, } ridicules.
LA MARQUISE ORIANE, qui fait précieuse.
LIZIDOR, poëte.
PETIT-JEAN, page d'Amarante.
LA RAMÉE, laquais du Comte.

La Scene est à Paris, dans une salle du logis d'Amarante.



LE

PORTRAIT DU PEINTRE

OU LA CONTRE-CRITIQUE

DE *L'ESCOLE DES FEMMES*

SCENE PREMIERE.

CLITIE, DAMIS.

CLITIE.

Ma cousine s'habille, et je viens vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous tant faire attendre,
Car de vostre présence elle aura du plaisir;
Pour venir vous le dire, elle a sceu me choisir.
Vostre retour la charme, et sa joye est extrême.

DAMIS.

La charmante Clitie est toûjours elle-mesme,
Toûjours l'ame sensible et le cœur obligeant.
Il ne sort de sa bouche aucun mot affligeant.
Plût au Ciel qu'en revanche une fille si belle,
En semblable rencontre, eût besoin de mon zèle !
Il n'est soins ni devoirs que ne dût éprouver...

CLITIE.

Patience ! il n'est rien qui ne puisse arriver.
Je me sens dans un âge à ne plus guere attendre.
Vous avez un cousin dont le cœur paroît tendre,
Et, s'il étoit d'humeur à languir sous ma loy,
Ce que je fais pour vous, vous le feriez pour moy.
Quand ma cousine aussi daigne oüir ma harangue,
A lui parler de vous je prépare ma langue.
De mon zèle assidu son esprit est confus :
Eussiez-vous des défauts, j'en ferois des vertus.
Je la charme par là, car je sçai par moi-même
Qu'on oblige une fille en loüant ce qu'elle aime,
Et que, lors qu'un amant s'est rangé sous nos loix,
Qui nous vante sa grâce applaudit nostre choix.
J'ai cent fois d'Amarante affermy la tendresse,
Et, du tendre Damis si j'étois la maistresse,
Peut-être que...

DAMIS.

Peut-estre en amour n'est pas bon.
Vous m'aimeriez peut-estre, et peut-estre que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'est rendu maistre,
Il ne veut rien devoir au secours d'un *peut-estre* ;

Et, quand d'une maistresse on souhaite la main,
Un bonheur dont on doute est un malheur certain.
De ma chère Amarante un semblable *peut-estre*...

CLITIE.

Amarante vous aime, et j'ai sceu le connoistre.
A pouvoir de sa bouche arracher cet aveu,
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu.
Adieu, mon cher; souffrez qu'un moment je vous laisse
Je viendray vous rejoindre avec vostre maistresse.
A certaine marquise elle donne à disner,
Et touchant ce repas j'ay quelque ordre à donner.
Entre amis, tout s'excuse, et chacun s'accommode...

DAMIS.

Je m'en vais; je vois bien que je suis incommode.
Sur le soir, Amarante aura plus de loisir...

CLITIE.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaisir!
Ma charmante cousine en seroit si surprise...

DAMIS.

Mais paroistre en desordre auprés d'une marquise!
M'exposer de la sorte à des yeux délicats!

CLITIE.

Si Damis l'appréhende, il ne la connoît pas.
Vous ne vistes jamais dame plus incommode:
Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode;
A la nature mesme elle impose des loix.

En user autrement, c'est sentir le bourgeois.
Jamais ce qui vous plaist n'a l'honneur de luy plaire;
Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire,
Et c'est à cette belle une espèce d'affront
Que de boire et manger comme les autres font.
Aussi, quoi qu'elle fasse, à toute heure on la jouë;
Mais alors qu'on la raille elle croit qu'on la louë;
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on luy dit;
Si l'on rit de la voir, c'est que l'on l'applaudit;
Quand on la contrefait, elle croit qu'on l'imite;
Elle affecte des mots qu'elle seule débite,
Et, comme si son ame agissoit par ressorts,
Son esprit se démonte aussy bien que son corps.
Sur tout ce qui la choque on sçait bien qu'elle glose;
Mais lui plaire et déplaire est une même chose.
Vos soupirs à ses yeux ne sont pas adressez;
Amarante vous aime, et cela c'est assez.
Jusqu'au revoir!

DAMIS.

Ma joye est enfin apparente...

SCENE II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE, *en entrant.*

Ho! quelqu'un! Fait-il jour chez la belle Amarante?
Ah! ah! c'est toi, Baron? Ne fais pas le surpris...

Et depuis quand, mon cher, es-tu donc à Paris?
Parbleu! de ton voyage il faut dire la cause...
Entrons.

DAMIS.

Tu peux entrer; mais, pour moi, je ne l'ose.
On habille Amarante, et je viens de sçavoir
Que dans quelques momens j'auray l'heur de la voir.
Par respect, l'un et l'autre, attendons qu'elle sorte.
Mais peut-on me connoistre à me voir de la sorte?

LE COMTE.

Parbleu! Baron, tout autre y seroit attrapé.
Te voilà, Dieu me damne! assez bien équipé!
Testebleu! des colets de dentelle de Flandre!
Justice!

DAMIS.

Quoi?...

LE COMTE.

Parbleu! je ne veux pas t'entendre.
Justice, Baron!

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais, justice!

DAMIS.

Dis-moy...

LE COMTE.

Si tu m'en crois, mon cher, ne va pas chez le roy

Tu n'entrerois jamais dans la salle des gardes
Qu'il ne plust sur ton nez plus de mille nazardes.

DAMIS.

Quoi! les gardes...

LE COMTE.

Baron, moy qui te parle, moy,
Je te dis en ami, si tu vas chez le roy,
Que tu n'entreras pas sans un point de Venise...

DAMIS.

Et s'il arrivoit donc que par une surprise...

LE COMTE.

Quelque sot! Sur mon âme, on ne me surprend point.
J'ai, parbleu! dépensé dix mille écus en point.
Mais le bon de cela, Baron, quand je m'ajuste,
Pour me tirer du pair, je calcule si juste
Que, parbleu! nostre ami, chez les gens comme toy,
Quand la mode commence, elle est vieille pour moy.
Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre!

DAMIS.

N'ay-je que ce défaut que tu puisses reprendre?
De ces riches colets si tel est le pouvoir,
Aussy bien comme toy j'ai moyen d'en avoir;
Mais, dis-moy, dans Paris n'a-t-on pas la franchise?
Ce qui fait l'honneste homme est-ce un point de Venise?
C'est un foible avantage à ces gens du bel air
Qu'emprunter du secours pour se tirer du pair.
Quand d'un sang assez bon vous avez l'heur de naistre,

Nostre éclat naturel nous doit faire paroistre.
C'est mon sentiment, Comte, et tu dois m'avoüer...

LE COMTE.

Dieu me damne! Baron, tu te feras joüer.
Prens garde à toy.

DAMIS.

Pourquoy?

LE COMTE.

Pourquoy!

DAMIS.

Daigne me dire...

LE COMTE.

Par ma foy, cher Baron, ton « pourquoy » me fait rire;
Il est bon.

DAMIS.

Mais pourquoy...

LE COMTE.

Continuë.

DAMIS.

Apprens-moy...

LE COMTE.

On te jouera, te dis-je. Hé! demande pourquoy?
Je t'en prie. Allons donc! soutiens ton caractère.

DAMIS.

Ou sois plus raisonnable, ou bien songe à te taire.

LE COMTE.

On te jouera.

DAMIS.

Dis donc quel sujet on aura...

LE COMTE.

On te jouera, morbleu! parce qu'on te jouera.

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais prens garde à toy, car nous avons un homme
Qui fait mieux les portraits que les peintres de Rome.
Il vous dépeint, morbleu! mais je dis traits pour traits.
Il est vrai, quelques sots ne s'en doutent jamais :
Quoique des spectateurs tous les traits y paroissent,
Plus ils sont ressemblans, moins ils se reconnoissent :
Ce qu'on a fait pour eux leur paroît pour autruy,
Et tel y rit souvent de voir rire de luy.

DAMIS.

A ce compte, ce peintre en badins vous érige!
Mais se void-on joüer sans que l'on se corrige?
En est-il d'assez sots pour ne pas s'abstenir?

LE COMTE.

S'il est des sots? ma foy, tu m'en fais souvenir.
Des sots! Pour t'en montrer, et de plus d'une espèce,
Si tu veux, dès tantost, nous irons voir sa pièce,
Mais il faut, nostre cher, me promettre ce point,
Si tu vas autre part, que tu ne riras point.

DAMIS.

Pourquoy cela?

LE COMTE.

Pourquoy? Je ne puis te le dire.
On m'a dit seulement que c'est là qu'on va rire,
Et j'ay fait, testebleu! des sermens qui tiendront,
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

DAMIS.

Moi qui hais ta maniere et qui suis équitable,
Je ris quand j'ay de rire un sujet raisonnable,
Et je tiens que tout homme, à moins d'estre brutal,
Doit rire de la chose, et non pas du signal :
Car tu ris de voir rire, et, ma foy, je parie...

LE COMTE.

Et de quoi donc, Baron, prétens-tu que je rie?

DAMIS.

De quelque endroit risible où paroisse l'esprit.

LE COMTE.

Parbleu! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit.
Je le soûtiens.

DAMIS.

Soûtiens, je suis prêt d'y souscrire;
Mais rit-on de l'endroit quand on rit d'y voir rire?
Pour juger d'un ouvrage, il faut lire...

LE COMTE.

En effet,
Et void-on, en lisant, les grimaces qu'on fait?

DAMIS.

Cette pièce...

LE COMTE.

Ma foi, j'en ay fait deux lectures;
Mais je n'y puis trouver ces plaisantes postures;
Eh! parlez! dépeschez! viste! promptement! tost!
On appelle cela reciter comme il faut.
Verra-t-on en lisant, fût-on grand philosophe,
Ce que veut dire un *ouf* qui fait la catastrophe?
Baron, *ouf!* que dis-tu de cet *ouf* placé là?
Par ma foy, cher Baron, il faut voir tout cela.
Viens-y tantost, mon fils; tu verras si j'impose.
Mais venons au voyage, et m'en apprens la cause.
On habille Amarante, et tu peux en deux mots...

DAMIS.

Sa divine beauté m'a ravi le repos.
De l'oser déclarer la douceur m'est permise :
Chacun sçait qu'à Damis Amarante est promise,
Et depuis mon départ jusques à mon retour
Mille écrits de sa main ont flatté mon amour.
La voici.

SCENE III.

AMARANTE, CLITIE, LE COMTE.

AMARANTE, *à un page.*

Demeurez pour nous donner des siéges.

LE COMTE.

Nostre amy le baron est tombé dans vos piéges?
Comment diable! il vous aime; et vous n'en disiez rien!
Finette?

AMARANTE.

Je croyois que vous le sçaviez bien.
Damis m'aime, je l'aime... En est-ce assez?

CLITIE.

Cousine,
Il n'appartient qu'à luy d'aimer à la sourdine.
La marquise Oriane a des appas si doux...

LE COMTE.

A propos d'Oriane, elle disne chez vous.
J'y disne aussi, ma chère, et je suis de la bande,
Sans façon.

AMARANTE.

Trop d'honneur.

SCENE IV.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, CLITIE, ORIANE.

PETIT-JEAN.

Madame, on vous demande.

AMARANTE.

Nous voulons estre seuls ; retourne sur tes pas.
Si c'est quelque fascheux, dis que je n'y suis pas.

ORIANE.

La void-on, Madame?

PETIT-JEAN.

Oüy ; mais je crains qu'elle crie.
Si vous êtes fascheuse, elle sera sortie.

ORIANE.

Dis que c'est Oriane.

PETIT-JEAN.

Attendez donc un peu.
Voilà qui c'est, Madame. Entrera-t-elle?

AMARANTE.

O Dieu !
C'est Madame !

ORIANE.

Servante à ma toute adorable !

AMARANTE.

Holà ! qu'on se dépesche et qu'on couvre la table !
Puisque voilà Madame, il est tems de servir.

(*Chacun se sied.*)

ORIANE.

Quel est ce gentilhomme? Il est fait à ravir !

AMARANTE.

C'est le baron Damis.

ORIANE.

A qui vous devez estre,

Madame?

AMARANTE.

Oüi, Madame.

ORIANE.

Ah! je veux le connoistre.

DAMIS.

N'eust été que j'ay craint de vous estre suspect,
J'eusse précipité l'offre de mon respect,
Madame, et désormais je prétens que mon zèle...

ORIANE.

Certes, sa mignature est parfaitement belle.

CLITIE.

Mignature! Mon Dieu! que ce mot est bien dit,
Et qu'il faut, pour le dire, avoir bien de l'esprit!
Je suis au désespoir de ne le pas comprendre.

LE COMTE.

Elle n'apperçoit pas ta dentelle de Flandre,
Baron.

ORIANE.

O mon Dieu! fy! Chez le monde choisi
Des beautez à la mode il faut estre saisi.
La plus claire dentelle est la plus en usage,
Et le point de Venise assaisonne un visage.

CLITIE.

Cousine, que Madame a de jolis détours!

Et que cet « assaisonne » assaisonne un discours!
En effet, fy! votre âme est une mal apprise.
Comment! faire l'amour sans un point de Venise!

DAMIS.

Pour estre en galant homme, il faut donc de ce point?

LE COMTE.

Je l'ay dit, Dieu me damne! et ne me dédis point,
Il en faut pour paroistre, et de plus nostre Singe
Fait un nouveau tableau qui sera tout de linge.
Je ne t'en avertis que de peur d'accident.
S'il te void, sur mon âme, il te mettra dedans.
Rien n'échape à sa plume, et, dedans sa Critique,
Il n'est point de gros dos que sa langue ne pique.
A jouer tout le monde il a tant de penchant...

ORIANE.

Hai, hai, hai!

AMARANTE.

Qu'avez-vous?

ORIANE.

Que vous êtes méchant,
Monsieur le comte!

LE COMTE.

Moy?

ORIANE.

Je n'en puis plus, vous dis-je.

AMARANTE.

Ho! quelqu'un!

ORIANE.

Ne bougez.

AMARANTE.

J'ay peur qu'on vous néglige.
Un si prompt accident vous peut estre fatal.

ORIANE.

Il m'a fait souvenir que je me porte mal.
Hier, dans une visite, il se trouva des dames
Qu'Alcidon régala de *l'Escole des Femmes*,
Et qui, d'intelligence avecque mon destin,
Ne voulurent jamais en entendre la fin.
Comme si, pour me perdre, elles eussent fait pacte,
On fit cesser la pièce après le second acte,
Et je ne remarquay des risibles endroits
Que celuy de la soupe où l'on trempe les doigts.
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

CLITIE.

Voyez comme les maux viennent sans qu'on y songe!

LE COMTE.

Dans mon âme, j'enrage.

AMARANTE.

Et pourquoy?

LE COMTE.

Tout exprès
La marquise y couroit pour voir le *le* d'Agnès.

ORIANE.

Je l'ay veu. Que je l'aime et que j'en suis contente!
Ce *le*, c'est une chose horriblement touchante...
Il m'a pris *le*... Ce *le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oüy, ce *le*, Dieu me damne! est un *le* merveilleux.
Quand je vis que l'actrice y faisoit une pose,
Je crûs que l'innocente alloit dire autre chose,
Et le ruban, ma foy, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *le*, pour Madame, eut-il beaucoup d'appas?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis, ne pouvant m'en défendre;
Mais qui s'en ressouvient prit plaisir à l'entendre.
Et moy, de qui l'esprit s'en est peu soucié,
A peine l'eus-je appris que je l'eus oublié.

ORIANE.

A le revoir, pour moy, je serois toute preste;
Ce *le* toute la nuit m'a tenu dans la teste,
Ma chere. Aussi ce *le* charme tous les galands.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *le* n'eut jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vray que ce *le* contente bien du monde :
C'est un *le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins... Ne vous y fiez pas,
Car je sçais que ce *le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il est vrai, ma cousine; il me semble effroyable;
Mais ce *le* par Madame est si bien appuyé
Que je meurs de regret qu'il vous ait ennuyé.
Le party qu'elle prend est celuy que j'embrasse.
Tout ce que dit Madame est de si bonne grâce
Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'insinue en mon âme.

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame!

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame!

ORIANE.

Quoi! me railler chez vous, Madame! Ah! je vois bien...

CLITIE.

Vous le dites, Madame, et vous n'en croyez rien.

ORIANE.

Assurément, Madame...

CLITIE.

Assurément...

LE COMTE.

Marquise,
Sçavez-vous quelles gens le matois satyrise?
Des marquis.

DAMIS.

Des marquis! Il aspire si haut?...

LE COMTE.

Je t'en vais montrer trois, chapitrez comme il faut.
J'ay la clef de sa pièce.

AMARANTE.

Imprimée?

LE COMTE.

Imprimée...
Ho! mes laquais! Picard! Béarnois! La Ramée!
(*Un laquais vient, et le comte lui dit :*)
Sous la tapisserie, au-dessous du miroir,
Tu verras cette clef, je l'y mis hier au soir.
(*A Damis.*)
Je croyois, palsembleu! mériter ta croyance,
Baron.

DAMIS.

Quand une chose a si peu d'apparence...

LE COMTE, *à son laquais.*

Vas quérir cette clef, et me l'apporte icy.
Le laquais sort. — A Damis.)
Incrédule baron, tu seras éclaircy;
Mais..

AMARANTE.

Mais quoy ! du critique on connoit la coûtume.
A ma muse peut-estre il donne un coup de plume.
Avoüez ; vous riez, je le verray bientost.

LE COMTE.

Et femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.
C'est vous.

AMARANTE.

C'est moy ?

LE COMTE.

C'est vous.

AMARANTE.

Ce n'est pas qu'il m'importe ;
Mais l'auteur est hardy d'en user de la sorte.
Il me doit du respect, il a dû le sçavoir.

SCENE V.

PETIT-JEAN, AMARANTE, ORIANE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

PETIT-JEAN.

Un monsieur est là-bas qui demande à vous voir,
Madame.

AMARANTE.

Quel est-il, ce monsieur ?

PETIT-JEAN.

C'est un homme.

AMARANTE.

Et ne t'a-t-il pas dit, sot, comment on le nomme?

PETIT-JEAN.

Le chevalier de Chose... Et là...

AMARANTE.

Qui? Dorante?

PETIT-JEAN.

Oüy.

AMARANTE.

Qu'il entre.

(*A Damis.*)

Il vous connoît?

DAMIS.

Oüy, Madame.

SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE, LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE, *voyant Damis.*

C'est luy!

Oüy, c'est luy.

LE COMTE, *à Damis.*

De te voir sa surprise est extrême.

DORANTE.

Est-ce toy, baron?

DAMIS.

Oüy.

DORANTE.

Quoy! c'est toy?

DAMIS.

C'est moy-mesme.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil amy? Touche là.
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà?

DAMIS.

Il est vray.

DORANTE.

Dieu me damne! il est beau comme un ange,
Cet objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu! point de louange.
Un homme comme vous, critique au dernier point,
Fait assez de plaisir quand il ne médit point.
La critique est blasmable, après tout, et j'avouë...

DORANTE.

Ce que vous blasmez là, tout le monde le louë.
Il est vray, je critique, et je m'en trouve bien;
De bien faire ma cour c'est l'unique moyen.
La satyre est en règne et le point de Venise,
Et le reste, on le nomme une pure sottise.

DAMIS.

Et pour plaire à présent il ne faut en ce cas...

DORANTE.

Que de la médisance, et de riches rabats.
Je plais aussi, Dieu sçait!

DAMIS.

Toy, plais-tu? Chose vraie?

DORANTE.

Si je plais? Ce collet est le moindre que j'aie.
J'ay, ma foy, chez le roy, de secrets ennemis,
Mutinez contre moy de me voir si bien mis.
Moy, qui vois leur envie et qui sçais leur bestise,
J'achette si souvent quelque point de Venise
Que, pour mieux les punir d'avoir crû m'outrager,
Je me ruine exprès pour les faire enrager.
Dieu me damne! Vois donc si je plais. Pour médire,
Tu te peux informer si Dorante s'en tire.
On me craint, sur mon âme, et je passe en tous lieux
Pour un des courtisans qui critiquent le mieux;
Mais aussi je fréquente et je jouë à la paume
Avec le médisant le meilleur du royaume.
Le compère vous drape et vous mord en riant.
C'est de nos courtisans le démon foudroyant;
Il les pique!

AMARANTE.

A la fin, craint-il point qu'on s'en choque?
J'en sçais un enragé dont souvent il se moque.
A son meilleur amy je veux bien l'avouër.

DORANTE.

J'en sçais vingt trop heureux de se laisser joüer;
Oüy, j'en sçais de ravis qu'on leur fasse la guerre,
Témoin trois, l'autre jour, qu'on nommoit du parterre,
Et qui, dans une loge où chacun les voyoit,
Rioient comme des fous de ce qu'on les joüoit.
Aussy, loin qu'au critique aucune ame s'oppose,
Aussy doux que du lait il faut boire la chose.
On ne peut l'attaquer sans en être marry.
De tous nos Turlupins c'est un homme chery :
Contre qui que ce soit ils prendront sa défence.

DAMIS.

Et ces sortes de gens vous imposent silence !
Ce que Paris peut-estre a de plus odieux,
Des Turlupins !...

LE COMTE.

Baron, tu pourrois parler mieux :
J'en suis un.

DAMIS.

Qui, toy ?

LE COMTE.

Moy.

DAMIS.

Mais, l'amy, tu te blasmes.

LE COMTE.

Et oüy, oüy. Dans la clef de l'*Escole des Femmes*,
Tu verras qui de nous a le plus de raison.
Je suis le Turlupin de la moindre maison;
Tous les autres... Mais tiens, mon laquais me l'apporte.

SCENE VII.

LA RAMÉE, LE COMTE, DAMIS, AMARANTE, DORANTE, CLITIE, ORIANE.

LA RAMÉE, *au Comte.*

Je n'ai point vû de clef que la clef de la porte.

LE COMTE.

Peste, le sot!

DAMIS.

Sçait-il ce que c'est que cela?

LE COMTE.

Je te jure, Baron, qu'elle est en ce lieu-là.

LA RAMÉE.

Je gage que non.

LE COMTE.

Paix!

DAMIS.

Croi-moy, Comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, laquais, est un sot personnage.

LA RAMÉE.

Ce n'est pas moy, Monsieur.

LE COMTE.

Tais-toy donc, s'il te plaist,
La marquise l'a leue ; elle sçait ce que c'est.

AMARANTE.

Mais parlez de sa pièce, et soyez équitable.
Que vous en semble ?

DORANTE.

A moy ? Je la trouve admirable.
Comment la trouves-tu, Comte ?

LE COMTE.

Admirable.

DORANTE.

Et vous ?

ORIANE.

Admirabilissime.

AMARANTE.

Entre nous ?

DORANTE.

Entre nous.

AMARANTE.

Mais là, sans vous trahir, la trouvez-vous passable ?

DORANTE.

Admirable, morbleu ! du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis, sans l'avoir veuë, en dire autant que toy.
Quand on louë une pièce, il faut dire pourquoy,
Et tu dois nous donner une raison valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raisons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente.

DAMIS.

Écoute, on le croit, si tu veux;
Mais de tant de raisons j'en dirois une ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable?...
Parceque cette pièce est admirable.

LE COMTE.

Diable!
Ta raison est bonne.

CLITIE.

Ah!

ORIANE.

Je l'allois dire aussy.

DORANTE.

Il s'en faut rapporter à Monsieur que voicy:
C'est un auteur.

SCENE VIII.

LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE, LE COMTE, CLITIE.

DORANTE, *à Lizidor*.

Mon cher, pour contenter ces dames,
Donnez-nous votre avis sur *l'Escole des Femmes*.
Vous verrez si la pièce a pour luy des appas.

AMARANTE.

Oüy, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas;
Et puis d'en bien juger je ne suis pas capable.

DAMIS.

Ah! monsieur Lizidor, vous êtes un fin diable :
Au succez de l'auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point; Monsieur Lizidor est un homme sans fard.
J'en croiray bonnement ce qu'il en voudra dire.
On déteste sa pièce, et chacun la déchire.
Pour moy, qui n'y vois rien que de bien assorty,
Contre tous ces Messieurs je soûtiens son party.
Ils ont beau l'abhorrer, je la trouve admirable.

LIZIDOR.

Votre parti, Madame, est le plus raisonnable.
Ce que vous soûtenez tout Paris le soûtient.

DORANTE.

Bon ! ma foy, c'est bien fait ; la connoisseuse en tient.

LE COMTE.

Comme tu dis, bon !

CLITIE.

Bon.

AMARANTE.

J'en parois peu marrie.

DORANTE.

Il vous vient de payer de votre raillerie.
Le seigneur Lizidor est un homme d'esprit.

DAMIS.

Mais Monsieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

AMARANTE.

S'il l'a fait trouver bonne, il sera fort habile.

LIZIDOR.

En vérité, Madame, il n'est rien si facile.
Jamais scène plaisante eut-elle tant d'appas
Que la scène d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas ?
N'a-t-on pas pour Alain une estime secrette,
Quand, pour ouvrir la porte, il appelle Georgette

DORANTE.

Ah, ah, ah !

LE COMTE.

Quel compere!

DORANTE.

Il entend son métier.

ORIANE.

A miracle.

CLITIE.

A merveille.

AMARANTE.

Il faut...

DORANTE.

Point de quartier.

Allons, allons.

LIZIDOR.

Ensuite, est-il rien qui ne plaise
Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaise?
Rien de plus innocent se peut-il faire voir?
Il arrive des champs, et desire sçavoir
Si durant son absence elle s'est bien portée.
Hors les puces, la nuit, qui m'ont inquiétée,
Répond Agnès. Voyez quelle adresse a l'auteur!
Comme il sçait finement réveiller l'auditeur!
De peur que le sommeil ne s'en rendist le maître,
Jamais plus à propos vit-on puces paroistre?
D'aucun trait plus galand se peut-on souvenir?
Et ne dormoit-on pas s'il n'en eust fait venir?

DORANTE.

Tudieu!

LE COMTE.

C'est raisonner.

ORIANE.

Divinement.

CLITIE.

Courage!

DORANTE.

Diable! qu'un tel amy fait valoir un ouvrage!

LE COMTE.

Je t'en répons.

LIZIDOR.

Le grez n'est-il pas étonnant?
Void-on rien de si preste et de si surprenant?
Aucun des auditeurs osoit-il se promettre
Qu'Agnès sceut seulement ce que c'est qu'une lettre?
Et pour la lettre seule, où l'on void tant d'amour,
Faut-il pas que l'auteur ait resvé plus d'un jour?
Cependant dans une heure une innocente extrême
La compose, l'écrit et la rend elle-mesme.
Quoyqu'Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant,
Un pareil procédé n'est-il pas innocent?
Luy void-on démentir son niais caractere?

DORANTE.

Ho, ho, Comte!

LE COMTE.

La peste!

ORIANE.

On ne sçauroit mieux faire.

CLITIE.

Je le crois.

DAMIS.

Mais, Dorante, il pouvoit s'affranchir...

DORANTE.

Hé, Baron!

DAMIS.

Si...

DORANTE.

Ma foi, tu ne fais que blanchir.
Près d'un homme si docte on fait mieux de se taire.

LIZIDOR.

Est-il rien de si beau que l'endroit du notaire?
Et cet endroit charmant, qu'on a tant admiré,
Avec tout l'art possible est-il pas digéré?
Le petit dialogue est d'une adresse extrême,
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-mesme,
Et les moins délicats sont d'accord de ce point,
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point;
Cependant, par un jeu dont l'éclat doit surprendre,
L'un ne vient pas répondre à ce qu'il doit entendre,
Et, pour des deux côtés faire voir des appas,
L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'est tout dire.

LE COMTE.

Fort bien.

CLITIE.

Vivat!

ORIANE.

Il extasie.

DORANTE.

Le seigneur Lizidor, comme il les mortifie!

AMARANTE.

Je pourrois lui répondre, et je crois entre nous...

DORANTE.

Dieu me damne, Madame! il en sçait plus que vous;
Des raisons qu'il vous dit nulle n'est contestable.

LIZIDOR.

Enfin le dénoûment n'est-il pas admirable?
Le voyage d'Oronte est-il pas assuré?
Et le retour d'Enrique est-il pas préparé?
Vous m'allez alléguer que, touchant cet Enrique,
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique,
Et que durant la pièce, en aucun des endrets,
On ne s'apperçoit point qu'il soit père d'Agnès.
Mais il n'est point d'auteurs dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'est rien qui surprenne.
Au contraire, on croit beau ce qu'on trouve étonnant,
Et ce qu'on n'attend pas est toûjours surprenant.

DORANTE.

De s'en mieux démesler je dépite le diable.

LE COMTE.

Répondez, Madame.

DORANTE.

Elle ? il est insurmontable.

ORIANE.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnès qui joüe au corbillon.
Pour moy, quand je l'oüis, mon plaisir fut extrême.

DORANTE.

Vous verrez, sur ma foy, que c'est *Tarte à la crême.*

ORIANE.

Oüy, c'est *Tarte à la crême,* et je l'aime d'amour.

LE COMTE.

Parbleu ! *Tarte à la crême* a fait bruit à la cour.

DORANTE.

Pour moy, je ne vois rien qui me charme de mesme.

AMARANTE.

Qu'y trouvez-vous de beau ?

DORANTE.

Moy ? rien, *Tarte à la crême,*
Madame.

AMARANTE.

Il faut répondre, et je voudrois du moins
Que de bonnes raisons appuyassent mes soins:
Car enfin pour l'auteur votre zèle est extrême.

DORANTE.

Tarte à la crême.

DAMIS.

Amy, tu dois...

DORANTE.

Tarte à la crême,

Amy.

AMARANTE.

Quoy qu'il en pense, il nous doit estre égal;
Il aime trop l'auteur pour en dire du mal.

DORANTE.

Je soûtiens, sans l'aimer, quoi que l'envie oppose,
Que sa pièce tragique est une belle chose.

AMARANTE.

Sa pièce tragique?

DORANTE.

Oüy.

LE COMTE.

Sa pièce tragique?

DORANTE.

Oüy.

AMARANTE.

Je n'ay jamais rien vû de tragique de luy.

LE COMTE.

Ni moy.

LIZIDOR.

Ni moy.

ORIANE.

Ni moy.

DORANTE.

Qu'est-ce qu'il représente?

AMARANTE.

Nommez-vous tragédie une pièce plaisante?

DAMIS.

Tu te moques de nous, Chevalier.

DORANTE.

Pourquoy?

DAMIS.

Bon!

Appelle-t-on tragique un poëme boufon?

DORANTE.

Vous blasmez justement ce qu'il faut qu'on admire.
Quoy! morbleu! du tragique où l'on crève de rire!
C'est cela qu'on appelle un mêlange d'appas.

AMARANTE.

Mais le tragique est noble et n'a rien de si bas.

DORANTE.

Mais je sçais le théâtre, et j'en lis la Pratique:
Quand la scène est sanglante, une piece est tragique.

LE COMTE.

Oüy.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il est vray.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis, *le petit chat est mort.*

LE COMTE.

C'est le bien prendre !

LIZIDOR.

Oh! oh!

ORIANE.

Sa remarque est certaine.

DAMIS.

Quoi! le trépas d'un chat ensanglante la scene?

AMARANTE.

Dans une tragédie, un prince meurt, un roy.

DORANTE.

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soy;
Et je tiens qu'une pièce est également bonne
Quand un matou trépasse, ou quelqu'autre personne.

LE COMTE.

Tu sçais le théâtre !

LIZIDOR.

Oh!

ORIANE.

Son langage est profond.

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais répond, répond, répond, répond, répond!

DAMIS.

Quoi?

LE COMTE.

Répond donc, Baron!

DAMIS.

Tu penses me confondre,
Et tu crois...

LE COMTE.

Par ma foy, tu ne sçaurois répondre.

DAMIS.

Je ne le puis, de vrai, tant que tu parleras;
Mais enfin, si...

LE COMTE.

Ma foy! si, tant que tu voudras.
a raison...

AMARANTE.

Sa raison est aisée à combatre.

6

DORANTE.

Il est vray que l'auteur n'entend pas le théâtre?

AMARANTE.

Mais ce n'est pas l'entendre, après tout.

DORANTE.

Oh! que non!
Quand un homme en burlesque a sceu faire un sermon,
Il me semble pourtant qu'on n'est pas malhabile;
L'auteur prend l'agréable et le joint à l'utile;
A ce que veut le peuple il se rend complaisant,
Et le force de rire en le catéchisant.

LE COMTE.

Tudieu! tu l'entens?

LIZIDOR.

Oh!

DAMIS, *à Dorante.*

Tu n'as rien dit qui vaille.

DORANTE.

Pourquoy, Baron?

AMARANTE.

Pourquoy? Retournons la médaille.
Outre qu'un satyrique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect.
C'est une vérité qu'on ne peut contredire.
Un sermon touche l'âme et jamais ne fait rire.
De qui croit le contraire on se doit défier,
Et qui veut qu'on en rie en a ry le premier.

LE COMTE.

C'est mal répondre!

LIZIDOR.

Puth!

DORANTE.

Pitoyable critique!

DAMIS.

Dites donc ce que c'est que d'estre satyrique.

DORANTE.

Que d'estre satyrique?

DAMIS.

Oüy.

DORANTE.

C'est satyriser.

AMARANTE.

Oüy, mais satyriser, c'est railler, mépriser.
Ainsy, pour l'excuser, quoy que vous puissiez dire,
Vostre amy du sermon nous a fait la satyre,
Et de quelque façon que le sens en soit pris,
Pour ce que l'on respecte on n'a point de mépris.

LE COMTE.

Bagatelle!

DAMIS.

Mais, Comte, après tout, je m'engage...

LE COMTE.

Je serois bien fâché de t'oüir davantage:
Tu m'as trop fatigué par tes sottes raisons.

AMARANTE.

Il ne peut rien répondre à ce que nous disons;
Mais Dorante sçait bien qu'on ne peut mettre en doute....

DORANTE.

Moi? Je n'écoute pas si le comte n'écoute.

DAMIS, *au Comte.*

Tu sçais...

LE COMTE.

Je n'entens pas.

AMARANTE, *à Dorante.*

Je crois...

DORANTE.

Ni moy non plus.

DAMIS, *au Comte.*

Mais...

LE COMTE *chante.*

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE, *à Dorante.*

Quoy?

DORANTE *chante aussi.*

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DAMIS, *au Comte.*

Si...

LE COMTE.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE, *à Dorante.*

Vous...

DORANTE.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la.

DAMIS.

Ma foy, vous me rendez confus.

AMARANTE.

Pour moy, je les écoute et je les étudie,
Car il faut de cecy faire une comédie.
Je crois que dans son genre elle auroit ses appas.

DORANTE.

A ce dessein, ma foy, je ne m'oppose pas,
Car je sçais que mon rolle y seroit raisonnable,

ORIANE.

Le mien y seroit court, mais assez agréable.

LIZIDOR.

Et le mien, ce me semble, y seroit assez bon.

LE COMTE.

Pour Damis à merveille il feroit le boufon.
La sottise en sa bouche est placée en son centre.
(*A Amarante.*)
Vous sçavez composer, travaillez-y.

AMARANTE.

Moy? Diantre!
Je n'ay garde.

DORANTE.

Et qui donc la fera comme il faut?

6.

AMARANTE.

Un amy que je sçais, qu'on appelle Boursault...

LE COMTE.

Je le connois : pécore !

DAMIS.

Il est bien chez la muse.

LE COMTE.

Il s'amuse à la muse, et la muse l'amuse.

AMARANTE.

Mais les vers de Boursault sont assez bien choisis.

LE COMTE.

Je le soûtiens, Madame, un butor parisis,
Une grosse pécore, une pure mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Boursault l'auroit faite ?

AMARANTE.

A l'Hostel de Bourgogne, où les plus délicats...

DORANTE.

Ah ! je vous promets bien qu'on ne l'y jouera pas :
Le critique est à craindre ; on a peur qu'il n'éclate,
Et l'Hostel de Bourgogne a passé sous sa patte.
S'ils s'étoient avisez de vouloir le bourer,
Où les pauvres acteurs pourroient-ils se fourer ?
Toute la Normandie a-t-elle assez de pommes
Pour jeter à la teste à ces malheureux hommes ?

Ils ne le feront pas, je te le dis encor,
Dieu me damne!

DAMIS.

Écoutez, je connois Floridor.
Je prendrai son avis, si cela se peut faire,
Et je vous l'envoirai s'il vous est nécessaire.
Un petit dénoûment est utile à cela.
Que faire?

SCENE IX ET DERNIERE.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, DORANTE, LIZIDOR, ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

On a servi, Madame.

AMARANTE.

Le voilà.
Je le donne à l'épreuve au plus grand satyrique.
C'est de cette façon que finit la *Critique,*
Et les plus dégoustez trouveront des appas
Quand après du Comique ils auront un repas.

FIN.

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

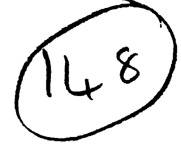
LE

PORTRAIT DU PEINTRE

DE BOURSAULT







PARIS

Nouvelle Collection Molièresque

M DCCC LXXIX

NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE

Tirage à 300 exemplaires sur papier vergé, 15 sur papier de Chine et 15 sur papier Whatman.

EN VENTE

Oraison funèbre de Molière, par de Vizé . . . . . . 4 fr.
Mélisse, tragi-comédie attribuée à Molière . . . . . 6 fr.
Récit de la Farce des Précieuses, tragi-comédie attribuée à Molière 3 50
Le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de *l'École des Femmes*, comédie de Boursault . . . . 4 fr.

Sous presse : *L'Ombre de Molière*, comédie de Marcoureau de Brécourt.

NOTA. — *Demander le prospectus de la collection.*

DANS LE MÊME FORMAT

ÉDITIONS ORIGINALES DE MOLIÈRE

Réimprimées par les soins de L. LACOUR et P. CHÉRON

L'AMOUR MÉDECIN (avec grav.). *Épuisé.* Ne se vend pas seul.— PRÉCIEUSES RIDICULES, 5 fr. — L'ESTOURDY, 7 fr. — SGANARELLE, 6 fr. — DÉPIT AMOUREUX, 9 fr. — L'ESCOLE DES FEMMES (avec gravure), 9 fr.—LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES. 6 fr. — L'ESCOLE DES MARIS (avec gravuie), 7 fr. — LE MARIAGE FORCÉ, 5 fr. — LE BOURGEOIS GENTILHOMME, 10 fr. — LES FACHEUX, 6 fr. — LE MÉDECIN MALGRÉ LUY (avec gravure, 8 fr. — LE MISANTROPE (avec gravure), 8 fr. — LE SICILIEN, 5 fr. —TARTUFFE, 8 fr. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, 8 fr. — AMPHITRYON. 7 fr. — L'AVARE, 10 fr. — GEORGE DANDIN, 9 fr. — LES FOURBERIES de SCAPIN, 7 fr. — LES FEMMES SÇAVANTES, 7 fr. 50.

Novembre 1879.

6827. — Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

